

# **DU PÈLERINAGE AU VOYAGE :**

## **UN ITINÉRAIRE TYPIQUEMENT PROTESTANT...**

Conférence prononcée le 3 mars 2009  
lors de l'assemblée générale des AMIDUMIR

---

Dans le foisonnement de projets développés par le Musée et les AMIDUMIR est apparue récemment la question de sa participation au «Chemin des Huguenots», autrement dit au projet concernant le sentier international de grande randonnée qui suit le tracé historique de l'exil des huguenots du Dauphiné vers la Suisse et l'Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes (1685 – 1690). Le sentier part de Poët-Laval dans la Drôme et atteint Genève puis Francfort sur le Main et se termine à Bad Karlshafen au nord de la Hesse en Allemagne. Long de 1400 kms, c'est l'un des plus importants chemins de grande randonnée en Europe : (pour en savoir plus, allez sur <http://www.surlespasdeshuguenots.eu>).

Dans ce contexte, il m'a semblé opportun de revenir à la notion de pèlerinage, de la décrypter, d'en saisir les multiples sens et de se poser la question de savoir si pèlerinage protestant il peut y avoir.

Dans une première partie, je débroussillerai la notion de pèlerinage, en restant pour ce faire dans des catégories générales, celles de l'anthropologie.

Dans une deuxième partie, je tenterai de voir pourquoi la notion de pèlerinage est si étrangère au protestantisme : il s'agit ici d'aborder la question du rapport problématique que le protestantisme entretient avec le sacré.

Enfin, je dresserai quelques pistes pour revisiter aujourd'hui le pèlerinage, ou plutôt ce que j'appelle «le voyage de mémoire».

### **I. LE PÈLERINAGE : DÉBROUSSAILLAGE**

#### ***Le pèlerinage comme voyage***

Un pèlerinage est un voyage effectué par un croyant vers un lieu de dévotion, un endroit tenu pour sacré selon sa religion. Le mot pèlerinage vient du latin *peregrinatio* et signifie «voyage à l'étranger» ou «séjour à l'étranger».

Le déplacement des hommes et des femmes, généralement à pied, vers des lieux où ils entrent en contact avec le sacré est une pratique qui apparaît dans de très nombreuses cultures jusqu'à nos jours. Le pèlerinage est un phénomène quasi universel de l'anthropologie religieuse.

Le pèlerin part ainsi en voyage pour rencontrer le surnaturel en un lieu précis où il entend participer à une réalité autre que la réalité profane.

En cela, un pèlerinage constitue une démarche qui marque une rupture, un détachement avec la vie quotidienne, à la recherche d'un ailleurs, d'une identité. Il peut être obligatoire ou totalement libre, selon les religions et l'esprit du pèlerin.

Longtemps, le pèlerin se rendait reconnaissable à sa tenue et ses indispensables ustensiles, comme le bâton, la gourde, le sac, et dans le cas de St Jacques de Compostelle, le chapeau et la coquille.

Certains pèlerinages se déroulent dans un cadre complètement organisé, d'autres sont entrepris à l'initiative de chaque pèlerin ou groupe de pèlerins. Les pèlerins ont longtemps suivi et suivent encore les routes historiques, mais de plus en plus font des démarches et des trajets plus personnels.

Certains pèlerins relèvent un défi, le plus souvent physique, d'autres y voient davantage le prétexte à une visite de lieux historiques et artistiques, et d'autres encore font de cette occasion un réel moment de quête spirituelle.

### ***Le pèlerinage comme voyage spirituel***

Ainsi, le pèlerinage pourrait se définir comme un voyage spirituel, comme une quête du divin et du sacré, en deux sens solidaires :

1) Le voyage spirituel peut être d'abord compris comme un voyage physique, une aventure sur les chemins de Katmandu, un pèlerinage à Rome ou à Jérusalem, à La Mecque ou à Bénarès. Cela peut être aussi le voyage de l'exil, un changement de pays, de culture, indissociable d'une modification intérieure. Cela peut être tout simplement le grand voyage de la vie. Cela peut être enfin la vie itinérante, la vie de nomade, de pèlerin. Ici, le voyage physique prend alors une valeur intérieure, spirituelle.

2) Le voyage spirituel peut également être conçu comme un périple ou un itinéraire purement intérieur. Au Moyen Age (XIII<sup>e</sup>), le théologien Bonaventure donnait déjà comme titre à l'un de ses traités : *Itinéraire de l'esprit vers Dieu*. Bien d'autres spirituels et mystiques ont parlé du progrès de l'âme sur le chemin de la perfection comme d'un voyage intérieur. C'est un mouvement de la

personne, ou de l'esprit, vers le Divin, Dieu, l'Un, le Principe, le Nirvana... Ce voyage intérieur, comme tout voyage, présuppose un point de départ, des changements, une modification et une destination finale.

### *Du pèlerinage comme catégorie anthropologique universelle*

Le terme de pèlerinage peut sembler très occidental, ce qu'il est aussi, mais, de fait, c'est une pratique qui apparaît dans de très nombreuses cultures, dans de nombreuses religions même non établies institutionnellement.

De l'Égypte ancienne à la Grèce antique, des mystères d'Éleusis aux rives orientales de l'Égée, de la grotte de Makpala, près d'Hébron, tombeau supposé d'Abraham à Sichem où se réunissent les tribus d'Israël... Rome, Lourdes, Lisieux, le Mont Saint-Michel, Assise, Einsiedeln, Czestochowa en Pologne... il faut encore citer le pèlerinage à La Mecque, correspondant à l'un des cinq piliers de l'islam, Bénarès, le «Lotus du Monde», les temples de Lhasa au Tibet, Guadalupe au Mexique...

Toutes ces pérégrinations (autre terme pour qualifier le pèlerinage) conduisent donc à plusieurs notions :

- La route, le voyage, le cheminement – c'est l'épreuve de l'espace, l'épreuve du déplacement dans un espace hostile ou accueillant, un espace que l'on transforme par son propre effort.
- Le rite à accomplir au terme du voyage (surtout dans les cultures orientales).
- Le passage, le franchissement d'un point de non retour. C'est une notion propre aux rites de passage dont notre culture occidentale moderne s'est peu à peu coupée.
- L'obtention d'une faveur, propre de toute religion populaire.

Ainsi, toutes ces notions, mises bout à bout, ne disent rien d'autre que la réalisation d'une expérience spirituelle profonde : une naissance à soi sur le chemin.

Ainsi, le pèlerinage constitue comme une sacralisation de l'espace, l'institution d'un temps sacré, une ritualisation mais plus encore, l'accomplissement d'une œuvre : un travail sur soi qui ouvre sur une nouvelle naissance et un accès renouvelé à une transcendance.

Au cœur du pèlerinage se trouvent donc réunis à la fois l'espace de la marche, la réception du lieu sacré et la rencontre d'un «au-delà» au sens premier, un au-

delà du voyage. Autant dire que les hauts lieux, les lieux saints traversés, comptent autant que la démarche elle-même.

Évidemment, on y reviendra, le protestantisme entretient un rapport difficile avec le sacré : et donc, si voyage il doit y avoir, la marche en elle-même comptera autant sinon plus qu'une démarche perçue comme sacralisée.

La marche, c'est un départ, un commencement, une rupture d'avec l'habituel, un détachement, un éloignement. On quitte la «terre de naissance» (comme disaient les clercs chroniqueurs des croisades) pour aller vers la «terre de la promesse». Un départ pour gagner un ailleurs. Il en va d'un choix, pas d'une errance. Le départ sur les chemins pèlerins constitue un acte libre. Un acte transcendé par l'attente du lieu saint, par l'attente de la rencontre.

Pourquoi entame-t-on un pèlerinage ?

Pour avoir recours aux forces sacrées, pour aller trouver plus puissant que soi, pour toucher du doigt une intensité d'être à laquelle on n'a habituellement pas accès. Pour expier une faute, pour obtenir une guérison.

Pour conclure cette première partie de débroussaillage, on pourrait avancer que : le pèlerinage, c'est la geste extraordinaire d'une quête ordinaire du sacré.

## **II. LE PROTESTANTISME ET LE SACRÉ : UNE ASSOCIATION IMPOSSIBLE ?**

A priori, le pèlerinage ne peut pas être une pratique protestante : pourquoi ? Il en va ici du rapport du protestantisme avec sa propre histoire et avec le sacré.

### ***Un rapport difficile à l'histoire***

L'histoire protestante en effet est celle d'un peuple encerclé :

Comme l'exprime parfaitement l'historienne française Janine Garrisson : «L'identité du protestant s'édifie à partir du terreau originel que cernent les barbelés de la civilisation catholique».

Indélébile, la marque de l'histoire reste gravée au cœur de l'identité protestante, une histoire marquée par l'événement traumatique d'une lutte perpétuelle pour exister, malgré les interdictions, les décrets des rois et des princes pour empêcher les idées protestantes de se répandre.

Bien sûr la France, aux XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, va jouer un grand rôle dans cette histoire, mais pas seulement : l'asphyxie marque toute l'Europe, par vagues successives emportant les personnes, les idées, les sociétés.

C'est donc unis par cette même histoire, d'abord maîtrisée puis refermée, que les protestants vont mettre en avant leurs valeurs propres et par-là même signer leur différence.

Ce qui, aux origines, n'était qu'affirmation et revendication de la différence se transforme peu à peu en permanence de la différence qui stimule l'identité protestante jusqu'à aujourd'hui.

Ni sentiment d'orgueil, ni complexe de minorité, cette différence donne naissance à un corps, un peuple, des individus mais aussi des manières d'être c'est-à-dire une conscience d'être.

L'histoire protestante constitue donc une histoire de la différence mais aussi une histoire d'identité. Avec la naissance du protestantisme, tant dans sa culture que dans sa foi, naît aussi l'affirmation d'une différence et l'affirmation d'une identité

### ***Un rapport difficile au sacré***

Le protestantisme entretient un rapport difficile, ambigu avec le sacré, et cela pour plusieurs raisons :

Parce que dans sa doctrine même, le protestantisme éradique le sacré, ou plutôt le rapport «médiatisé» au sacré. Plus de rituels à effectuer, plus de prêtres à supplier, plus d'actes magiques à obtenir, plus de miracles à quémander, plus de saints à prier... la voie est libre entre l'humain et Dieu.

Par ailleurs, si l'on entre dans une vision plus large du XVI<sup>e</sup> siècle, on peut rejoindre la conclusion de nombre d'historiens pour lesquels la naissance de la Réforme coïncide certes avec une crise majeure du sacré mais en constitue davantage une émanation que la cause principale. Certes, de l'extérieur, le XVI<sup>e</sup> siècle apparaît souvent comme le siècle du délabrement ecclésial, moral, dogmatique et celui de la naissance d'une piété épurée, souhaitée par des croyants demandeurs d'une relation plus personnelle avec leur dieu<sup>1</sup>.

Vision caricaturale, parce qu'en ces temps de tumultes, c'est toute la chrétienté occidentale qui se réforme vers davantage d'intériorité (face à la désaffection à l'égard d'une religion flamboyante).

Vision caricaturale encore, parce qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, on ne peut séparer le religieux du politique et que la crise religieuse du temps est aussi une crise politique du temps.

---

<sup>1</sup> Denis CROUZET, «Crise du sacré et politique : sur le désir de Dieu dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle», *Tumultes*, 1992 Vol. I, n° 1, p. 49-76.

Vision caricaturale enfin, parce la crise religieuse est aussi une crise psychologique, l'angoisse devant les catastrophes prédites augmentant au fur et à mesure que le siècle avance : dans l'Europe des années 1520, on attend la fin des Temps pour le lendemain !

On peut imaginer combien les théories calviniennes, demandant aux fidèles d'attendre le temps du jugement sans s'angoisser ont du avoir du succès en ces périodes vécues comme apocalyptiques.

Cela étant, théologiquement, le protestantisme dissout la différence entre profane et sacré d'abord parce que la grâce ne saurait s'identifier à aucune réalité visible, humaine.

Anthropologiquement, le protestantisme considère que l'humain ne doit pas se laisser séduire par la magie des gestes, la magnificence des rythmes liturgiques, la régularité d'un culte immuable : la foi vient de ce qu'on entend, pas de ce qu'on voit.

Bibliquement enfin, le protestantisme montre que le mot «sacrement» n'existe pas en tant que tel dans le Nouveau Testament (c'est le mot «mystère» qui y est employé pour désigner le mystère de la venue du Royaume de Dieu).

Alors, qu'en est-il aujourd'hui d'un pèlerinage refusé aux protestants parce que devenu l'incontestable chemin du sacré ? Qu'en est-il d'un voyage spirituel ?

### III. ET AUJOUR'HUI ?

#### *La quête spirituelle*

Comment entendre la quête spirituelle aujourd'hui ?

Une quête est une recherche, une demande. Quand on parle d'un «quêteux», on évoque l'image d'un pauvre, de quelqu'un qui n'a rien. Faire une «requête», c'est l'opération de quelqu'un qui a perdu quelque chose et qui s'adresse à un tribunal ou à une autorité plus haute pour qu'on lui rende justice.

Une quête spirituelle commence ainsi bien humblement par l'aveu d'un manque !

Quant au mot spirituel, il semble déjà plus compliqué. Malgré son air familier, sait-on bien de quoi l'on parle quand on l'invoque ? Son sens tourne autour de la notion d'esprit, une notion aux réalités multiples selon les interlocuteurs et le contexte qui les conditionnent. Pour beaucoup, il a une connotation magique, la magie étant souvent définie comme l'esprit qui erre dans les choses ?

Puisque l'on parle de l'esprit qui nous anime, le spirituel serait alors une motivation, une inspiration, une imagination, une idée, un simple jeu de mots comme on dit un mot d'esprit, voire, encore plus prosaïquement, comme on cite le degré d'alcoolisation d'un breuvage «spiritueux»...

Chez les médecins de l'âme, on évoque ce rapport à la matière dans l'expression «perdre l'esprit» qui signifie encore être hors de ses sens. On le voit, la notion du spirituel recouvre un champ immense de significations, méandres d'un fleuve majestueux et inaccessible.

### ***Quel sacré pour aujourd'hui ?***

Une voie vers le sacré demeure-t-elle envisageable après tant de handicaps ? Je le pense. Pour ce faire, je propose, pour le protestantisme actuel, ce que j'appelle une «relocalisation» du sacré et partant, de la quête spirituelle. Il s'agit en effet à la fois d'oser une vraie réponse à l'attente contemporaine en matière de spiritualité et de retrouver une place originale par rapport aux autres traditions chrétiennes, plus riches et plus entravées que la tradition protestante en la matière.

Ayant dit cela, je ne peux que reconnaître, encore une fois, l'ambiguïté du terme et de son emploi. En parcourant l'ample définition qu'en donne le théologien français André Dumas, il y aurait un aspect rétrograde à retourner au sacré, par trop primitif :

«Par le sacré, l'homme se constitue un univers à la fois protégé, exigeant, orienté et prometteur. Il domestique ainsi, ou à tout le moins il se concilie l'au-delà de son savoir, de son pouvoir et de son espoir. Il surmonte sa solitude et son errance au sein de l'univers. Il observe des règles et des rites. Il transmet des récits et des mythes. Il se situe grâce à des initiations et des mystères. Peu à peu l'humanité spécialise certains de ses membres dans la connaissance et la pratique du sacré. Les grandes religions organisent leurs doctrines et leurs juridictions.»<sup>2</sup>

Ça, c'était pour le passé. Mais aujourd'hui, il faut admettre que les régulations mises en place par le christianisme pour équilibrer le caractère intense du sacré et le caractère praticable du profane sont complètement à repenser.

Passer du salut (catégorie théologique typiquement protestante !) au sacré signifie donc favoriser davantage que par le passé les conditions d'accès au sacré.

---

<sup>2</sup>André DUMAS, «Le sacré : approche phénoménologique et théologique», *Encyclopædia Universalis*, tome 20, Paris, 1990, p. 459-462, ici : p. 459.

C'est-à-dire avant tout permettre à l'humain de passer par l'épreuve du spirituel (l'expérience au sens fort du terme). D'en faire soi-même l'expérience.

Aux avants postes du désenchantement du monde, le protestantisme actuel se situe à la croisée des chemins. Pris dans un tourbillon de reconquête, il n'aboutirait, s'il suivait cette voie, qu'à une resacralisation propice à toutes les manipulations. Récalcitrant, il laisserait à tous les fanatismes religieux le loisir de réactiver des formes illusoire du sacré et ce faisant, il participerait, implicitement au moins, au crépuscule de la raison et à l'étouffement de la liberté humaine.

Par contre, à partir du moment où le protestantisme actuel ne cherchera plus seulement à expliquer et éventuellement à endiguer le flot des abandons de fidèles, mais où il contribuera à permettre des espaces d'accession à l'expérience religieuse et donc à l'expérience du sacré, il retrouvera sa propre identité et probablement aussi l'intérêt du plus grand nombre.

### *Pour finir*

Qu'est-ce que l'être protestant actuel ? Un être de passage, ouvert désormais aux inclinaisons d'un sacré dont il avait appris à se méfier. Son indépendance d'esprit, son sens de la responsabilité et sa conviction d'appartenir aux étrangers et voyageurs sur terre devraient le garder des gourous de pacotille et autres maîtres d'imposture.

Dans le triptyque chrétien, l'orthodoxie inaugure le temps et s'y condense, espace fondateur par excellence ; le catholicisme a pour lui la force des rituels et les lourdeurs rassurantes de l'institution. Le protestantisme portait, lui, le renouvellement des idées théologiques, au risque d'un intellectualisme stérile. Il en a perdu jusqu'au goût des disputes. Le champ des possibles s'étale pourtant devant lui : en particulier celui des voyages.

Non pas un voyage conçu comme un pèlerinage rituel, pénitentiel ou magique. Mais un voyage en quête de mémoire : la mémoire de celles et ceux qui nous ont précédés dans l'histoire ; la mémoire des exilés, des marcheurs de Dieu, des victimes de tous les absolutismes. Bref, un voyage en quête de la mémoire de notre passé.

Le protestantisme découvrira alors la force de cette marche mémoriale devenue finalement quête spirituelle et parcours définitif. De ceux dont on revient profondément et irrémédiablement changé !

Je vous remercie.

Isabelle Graesslé, mars 2010.